§ XVI. AZENOR la PALE (pp. 242-249).

L'Argument de cette pièce prétend en faire reposer l'authenticité et la date de composition sur des titres généalogiques. L'événement qu'elle rapporte, à savoir le mariage d'une Azénor, héritière de la maison de Kergroadez, en Léon, avec le Seigneur Yves de Kermorvan, remonterait à l'an 1400. La ballade roule uniquement sur un chagrin d'amour provoqué par le mariage forcé de cette héritière, surnommée « la Pâle », qui aimait un certain « clerc de Mezléan », en était aimée, et se vit contrainte d'épouser un homme qu'elle n'aimait point, quitte à mourir de désespoir le lendemain de ses noces.

Aucun de ses personnages n'a joué un rôle dans l'histoire de la Bretagne; son intérêt est par lui-même assez restreint. Mais l'auteur termine de façon à pouvoir disserter dans ses commentaires sur l'existence de « bardes domestiques » dans les châteaux bretons à l'aube du xv^e siècle, comme il l'avait fait dans les Notes de *Bran* sur la présence d'un soi-disant harpiste à la cour du vicomte de Donges, au xi^e siècle :

« Au manoir du Hénan, sur une table ronde, a été écrite cette ballade; au manoir du Hénan, près de Pont-Aven, pour être à tout jamais chantée.

« Le barde du vieux seigneur l'a composée et une demoiselle l'a écrite. »

La pièce existe en versions populaires dont La Villemarqué notait, en 1845, qu'elles étaient souvent confondues avec la sienne. Mais ces versions sont intitulées : *Rénéa ar Glaz*, *Rénéan Glaz* ou *Rénéaïk ar Glaz*, c'est-à-dire : « Renée Le Glaz », *Le Glaz*, ou *Le Glas* étant un nom de famille moyennement répandu dans la Cornouaille du sud, fourni par une épithète qui, appliquée à un être humain, peut signifier « le pâle, le blême ». Le prénom Renée a été écarté dans le *Barzaz-Breiz* comme trop moderne au profit d'Azénor, évidemment plus archaïque, et qui offrait l'avantage de faire appel à une héritière de Kergroadez dont les titres nobiliaires font état en 1400. Le nom Le Glaz, d'ailleurs représentés dans la noblesse paysanne au xv^e siècle fut traduit, de façon à fournir un titre romantique à souhait : *Azénor la Pâle*.

Dans les leçons courantes, les noms propres varient peu de l'une à l'autre. Il n'y est point question de *Mesléan*, manoir situé en Gouesnou, près de Brest, mais de *Kerverzault* ou *Kerverziou*, exceptionnellement d'un *Kervalbret* qui n'existe nulle part; le clerc aimé de Renée Le Glaz s'appelle Yves Gélard ou Sellard. Inutile d'insister sur le fait que le « vieux barde » du Hénan, en Nizon, est ignoré d'elles toutes.

Bibliographie d'AZENOR la PALE.

Manuscripts Lédan, Biblioth. de Morlaix. T. IV, pp. 256-266 : *Guers Reneaïc ar Glaz*.

- Collect. de Penguern. Biblioth. Nat., t. 92, ff. 106-112 : *Rénéan ar Glas* (provient de la collect. de M^{me} de Saint-Prix); t. 93, ff. 5-10; t. 95, ff. 175-184 : *Rénéan Glas*.
 M^{me} de Saint-Prix; collect. du Dr Laurent, Médecin général de la Marine, version différente de celle consignée au t. 92 de la collect. de Penguern.
 H. Laterre et F. Gourvil. *Mémoires d'Armorique*, pp. 10-17 : *Rénéodik C'haz*.
 F.-M. Luzel. *Gwerziou*, t. I, pp. 394-406 : *Renca ar Glas*, 2 versions.

§ XVII. *Le SIEGE de GUINGAMP* (pp. 256-261).

Nous avons avec celui-ci affaire à un chant vraiment historique, le plus ancien, peut-on dire, de ceux qui, dans la littérature orale de la Bretagne, se rapportent à un événement connu, lié dans une certaine mesure à l'histoire nationale. Il concerne en effet un siège qu'eut à soutenir la ville de Guingamp à une date sur laquelle il s'agit simplement de s'entendre.

L'ancienne capitale du duché de Penthièvre a été investie à deux reprises, à un siècle d'intervalle : en 1488 et en 1591. Le premier siège lui fut livré par des armées françaises dans les rangs desquelles se trouvaient des seigneurs bretons, parmi lesquels le vicomte de Rohan et son frère Pierre, sire de Quintin. La ville était défendue par Roland Gouicquet, mais ses murailles ne résistèrent pas longtemps à l'artillerie ennemie; des pourparlers eurent lieu de nuit entre Bretons postés de part et d'autre des brèches; une trêve de quelques jours intervint, pendant laquelle des désertions se produisirent au sein des troupes assiégées. L'entrée de la ville fut facilitée au parti français avant la fin des pourparlers en vue d'une capitulation honorable, par Guillaume de Boisboissel qui prit sur lui d'ouvrir aux ennemis une barrière dont il avait la garde, sans que les bourgeois, désireux avant tout d'obtenir de l'ennemi les « bagues sauvées », eussent été consultés à cet égard. Et ce sont surtout eux et leurs maisons qui firent les frais des scènes d'orgie et de brigandage consécutives à une reddition non négociée — ou du moins dont les termes n'avaient pas été couchés par écrit.

La Villemarqué a tenu à ce que la version qu'il publierait fût relative à ce siège; d'abord parce que cela conférerait au chant une ancienneté plus reculée, ensuite parce que cela lui permettait de glisser dans ses commentaires une note « nationaliste ». En 1488, Guingamp résistait aux Français et à un Breton qualifié dans la pièce de « prince félon » (*ann breus disgwirion*, en 1839; *ar prens diwirion*, en 1845 et 1867); en 1591, la même ville était contrôlée par Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur, prince tout aussi français que le roi Henri IV dont les armées entouraient ses murailles.

L'auteur, dont la mère avait cependant consigné sur ses « Tables » *Un siège de Quimgand*, déclarait dans son Argument de 1845 « devoir une version » du chant à M^{me} de Saint-Prix. Mais cette contribution de la châtelaine de Traonfeunteuniou à la partie historique du